

Marie Galy

LE PLUS PETIT DES BISOUS



Marie Galy

Le Plus Petit des Bisous

© Marie Galy, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9953-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les souvenirs.
Même ceux que l'on voudrait oublier.

Prologue

« Il est debout sur les trois marches qui séparent la cuisine de la grande entrée. Je l'observe. Ses cheveux gris sont, comme à leur habitude, parfaitement coiffés. Un peigne dépasse légèrement de la petite poche à rabat de sa chemisette couleur parme. Son pantalon noir laisse entrevoir des pantoufles grises à rayures rouges. Je le vois le saluer, il donne l'impression de le rencontrer pour la première fois. La pièce est sombre, je ne distingue pas précisément les traits du visage de mon grand-père. Est-il surpris ? On dirait qu'il cherche à comprendre ce qu'attend l'inconnu. Je l'entends prononcer quelques salutations. Formules d'usages que l'on réserve à ceux que l'on vient juste de rencontrer. Il se trompe de mots. En paraît peiné. Il baisse la tête et se reprend. Puis je le vois sourire, un doux sourire que je connais bien. Certaines personnes incarnent tellement la gentillesse qu'elle apparaît à chaque geste, chaque mouvement, chaque regard. Mon grand-père fait partie de ces gens-là.

L'inconnu semble apprécier. Il lui sourit en retour. Mon grand-père ne m'a pas entendue, il ne sait pas que je suis là, que je l'observe attentivement. Je ne veux pas perdre une seule seconde de cet échange qui, du haut de mes seize ans, me paraît lunaire. Je ne comprends pas tout ce qui se passe en cet instant. Les seules choses qui me paraissent très claires sont :

- Je dois surveiller Papi.*
- Il ne doit pas sortir tout seul.*
- Il ne doit pas fumer tout seul.*

Mamie est allée rentrer la voiture dans le garage. « Je reviens tout de suite. Garde un œil sur lui ».

Alors je garde un œil sur lui. Les deux yeux même. Ils sont grand ouverts.

Mes grands-parents habitent une petite maison de campagne. Je la surnomme « la vieille maison ». Bâtie avant-guerre. J'ai toujours trouvé que la disposition des pièces était alambiquée... L'entrée est une grande pièce sombre qui donne accès à la cuisine puis à la chambre et la salle de bain de mes grands-parents. Il n'y a ni salon, ni salle à manger. La cuisine est la pièce principale comme dans la plupart des maisons de cette époque. La cheminée a laissé sa place à la cuisinière de ma grand-mère.

Mon grand-père se tient debout, dans l'entrée. Je n'ai jamais aimé cette pièce et sa double porte vitrée qui la sépare de la cuisine. Les vitrages sont flous, on ne

voit pas au travers. Plus tard, j'apprendrai le mot pour désigner ces petits carreaux que je trouve si laids : « verre cathédrale ». Il n'y a pas d'ouverture vers l'extérieur dans cette pièce, donc pas de lumière naturelle. Dans le prolongement, un escalier de trois marches par lequel on accède à la cuisine. Ma grand-mère y a installé un grand meuble à chaussures ainsi qu'une lourde et massive armoire en bois dans laquelle elle range tous les manteaux, classés par saison. S'y trouve également un grand miroir en pied avec des porte-manteaux de chaque côté.

Mon grand-père, Georgio, se tient face à lui-même, devant ce grand miroir. Je crois que c'est la première fois que je me rends compte de sa maladie. Je comprends l'essentiel mais ne saisis pas réellement tout ce qui se joue derrière cette scène qui se rappelle à moi à chaque fois que je pense à lui.

Il ne se reconnaît plus. Il ne sait plus qui il est. Il voit un homme dans le miroir. Cet homme lui sourit, il fait de même. Cet homme lui parle, il lui répond. Ses mots sont brouillons, sa diction est hésitante mais il se reprend. Il ne le laissera pas partir sans un mot de politesse.

Il était la bonté incarnée.

Il était la bonté.

Il était.

Il. »

Je ferme mon petit cahier rose et noir. Il est ma mémoire vive. Aussi souvent que possible, j'y ajoute un nouveau souvenir. Je caresse les dessins de fleurs qui s'entrelacent sur la couverture semi-rigide. Je sens de la douceur sous mes doigts, la couverture est fraîche, ce qui me donne des frissons. Je ressens la fatigue de la journée. L'évocation de ce souvenir s'est imposée à moi ce soir. Je ne dois pas m'inquiéter car celui-là, il ne partira pas. Il est ancré – encre – pour toujours.

Je sens quelques palpitations, j'ai le souffle court. Je ne pense pas assez souvent à lui. Pas à lui comme il était avant. La maladie occulte tout, occulte trop. Il était si gentil qu'il ne m'en voudrait pas. Il me dirait que le quotidien nous enferme dans un espace-temps répétitif. Il me dirait : « *Ne t'inquiète pas ma poulette, je suis là, tout près et tu as beaucoup à faire.* »

Pas tant que ça. L'accident puis la maladie m'ont volé ma famille. Alors, finalement, j'en ai du temps. Du temps pour penser - trop -, du temps pour écouter le silence de ce vide qui m'étouffe. Je le déteste, ce silence. Je déteste le bruit du réfrigérateur qui résonne dans mon appartement. Je voudrais entendre à

nouveau les bruits de pas de mon père à l'étage, je voudrais entendre mes parents se raconter leur journée, je voudrais retrouver mes seize ans et me laisser porter par un avenir à construire. Je voudrais tant ne plus avoir froid.

Je me lève pour aller ranger mon cahier. L'heure du repos. Un léger coup d'œil en passant, je me regarde furtivement dans le miroir de ma chambre. Je repense à l'inconnu du miroir.

J'ai les mêmes yeux verts que mon grand-père. J'observe mes longs cheveux roux et mes taches de rousseur... elles me font penser à ma mère. Je lui ressemble au même âge... je crois. Mon père me le disait souvent, avant. Il arrivera un jour où j'aurai un âge et des rides qu'elle n'aura jamais. Je secoue la tête tout en haussant les sourcils et vois se dessiner sur mon visage un rictus, malgré moi. « *Je me peux plus* » disait Fred quand on était petit et c'est exactement la pensée qui me vient à cet instant. Sûre qu'il serait d'accord avec moi !

Je me dépêche de me coucher et je tire la couette pour la ramener jusque sous mon nez. J'entends mon téléphone vibrer. J'hésite un instant entre une frileuse curiosité et un confort insatisfait. J'opte pour la curiosité et je découvre un message de Fred. « *Bonne nuit ma Ju. Je viens juste de rentrer. On se voit demain.* ». Je ne réponds pas, je pose le téléphone après avoir mis le mode « Avion ». J'éteins la lumière et me recroqueville sous ma couette.

Je ferme les yeux.

Bonne nuit Ju.

1.

Il est bientôt l'heure. Je devrais me dépêcher, ouvrir la librairie comme ils l'auraient fait. Relever le rideau de fer et tout installer.

Oui, je devrais.

Mais à la place, mon esprit divague... Il cherche à gagner du temps, je le sais. Mais ce matin, je le laisse faire. Je n'ai rien à perdre, non ?... Si je pouvais faire autrement, si je pouvais choisir une autre vie et repartir de zéro, par où commencer ? Changer de nom déjà, première étape. Ne plus être Juliette Doumir, l'orpheline. Je pourrais être... Mon regard cherche un point d'ancrage où se poser. Je me perds moi-même dans ma rêverie, il faut rapidement que je trouve quelque chose sinon je vais devoir revenir au réel un peu trop vite. Il finit par se poser sur un magazine. Je l'attrape et le feuillette. Je tourne les pages et lis sans m'attarder sur le sens. Je suis à la recherche d'un prénom. Tiens ! Voilà ! Louise. Comme Louise Charbon, en CP dans la classe de Mme Chabrol. Un nom maintenant. L'évocation du souvenir de Louise me renvoie des années en arrière. À cette époque, j'aimais bien rigoler avec Laurent. Laurent comment déjà ? Ah oui, Guiller. Il était drôle et avait toujours la morve au nez. Souvenir assez étonnant qui m'arrache un sourire. On dit souvent que la mémoire est sélective et qu'elle ne s'encombre pas de détails. Mais alors pourquoi me souvenir de cette charmante précision ?

Guiller... Oui, pourquoi pas.

J'ai toujours aimé la lettre « G ». Déjà à l'école, j'aimais tracer les contours de sa majuscule. Elle est le résultat de deux tracés de lettres. Elle fait croire qu'elle est une lettre – le C –, puis une autre – le J – et finalement, apparaît. Elle n'est pas là où on l'attend.

J'ai toujours aimé la lettre « G », on peut la prononcer très délicatement, quasiment sans avoir besoin de bouger la mâchoire, une petite ouverture des lèvres suffit pour laisser s'échapper la tonalité désirée. Une double tonalité en réalité puisqu'elle ne se prononce pas de la même façon en fonction des lettres qui la suivent. On peut réussir à prononcer les deux sons sans que, visuellement, presque personne s'en rende compte. Discrète et mystérieuse, elle est là sans

qu'on la voie, elle se mue selon son entourage.

J'ai toujours aimé la lettre « G ». Oui, si je devais – pouvais – tout recommencer, je m'appellerais sans doute Louise Guillier... Un petit bruit aussi désagréable que bref interrompt mes divagations qui me paraissent soudainement inutiles. Ma voisine de palier appelle l'ascenseur. Si je me dépêche, je peux descendre en même temps qu'elle et rattraper mon retard. J'attrape mes clés à la volée et je file telle une femme pressée que je ne suis pas tout en laissant Louise Guillier à l'état de balbutiement utopique.

*

— Juliette ?

— Oui, Juliette.

— Viens, entre.

— Comment allez-vous, Jacques ?

— Je vais bien... Je crois. Je me souviens de toi ce matin donc c'est plutôt bon signe !

— Effectivement !

Ses petits yeux espiègles brillent, ses paupières se plissent sous l'effet du sourire qu'il m'envoie. Jacques est confortablement installé dans son grand fauteuil de repos électrique, offert par ses enfants. Je remarque tout de suite qu'il porte des pantoufles semblables à celles que mon grand-père affectionnait. Il semble être détendu, ses yeux sont fermés à présent. Il écoute sa chanson préférée. Celle que je connais par cœur maintenant. La voix envoûtante de Dalida le transporte dans une jeunesse perdue. Il tente de fredonner quelques mots et je le vois sourire à nouveau lorsqu'il réussit à chanter quelques paroles : « *Mon petit Bambino* » ... Ce souvenir en appelle un autre puis un autre puis encore un autre... Dalida ouvre la machine à souvenirs de Jacques, chaque jour.

Car Jacques s'entraîne.

Jacques est courageux.

Il ouvre les yeux, me regarde et tend le bras vers une pile de *post-it* posés sur sa table de nuit. Comme à chacune de mes visites, je me lève et viens les récupérer. Je prends un stylo et j'attends. Ça ne va plus tarder maintenant. Je suis prête.

— Je me souviens de quelque chose à l'instant mais je ne sais pas si je veux que tu le notes.

— C'est comme vous voulez, Jacques. On n'est pas obligé de tout noter vous savez...

— Oui je sais bien. Mais c'est peut-être important de le noter quand même. Quand je serai là-bas je ne me souviendrai plus de rien alors... Enfin, j'ai une sensation de malaise. Je ne trouve pas le mot que je cherche. Ils s'en vont tous les uns après les autres.

— Prenez votre temps, je suis là je ne bouge pas.

— Douloureux, c'est quand on a mal ?

— Oui, c'est ça.

— Alors non, ce n'est pas douloureux. Je n'ai pas mal. J'ai plutôt envie de pleurer.

— C'est un souvenir triste alors.

— Oui triste, c'est ça. Tu trouves toujours les mots. Moi, je perds mes mots, ils s'en vont les uns après les autres. Triste, oui.

— Je le note ou j'écoute seulement, aujourd'hui ?

— Note-le. Pour mes fils. Mais ne le mets pas à côté des autres, il va gêner mes bons souvenirs.

— Je l'éloignerai.

— Oui, voilà.

Jacques s'entraîne.

Jacques est têtue.

Il sait qu'il perdra la partie contre la maladie qui le dévore. Mais il veut lui mettre des bâtons dans les roues tant qu'il est à la maison de retraite et pas encore dans l'unité Alzheimer... « là-bas »... Jacques ne veut pas d'un combat facile. Il encaisse les coups, mais, surtout, il veut lui en donner.

— Tu ne peux pas le voir aujourd'hui mais, avant, j'étais comme toi. J'étais roux. Un roux qui ne passait pas inaperçu. Et une tignasse ! J'avais les cheveux très épais et un peu bouclés. À l'école, avant la guerre, j'en ai entendu, tu sais... On ne m'appelait pas « Jacques » mais « Le Rouquin » ou « Poil de Carotte ». Les moqueries étaient toutes plus stupides les unes que les autres. Un jour, j'en ai eu marre... alors j'ai frappé... fort. Peut-être un peu trop. Et j'ai été puni pendant deux mois. Je n'ai pas eu le droit de voir Madeleine pendant deux mois. Soixante-et-un jours.

— Autant ?

— Oui, parce que je leur avais fait honte. Et je ne te dis pas la roustes que j'ai prise à la maison en rentrant ce jour-là... Je n'étais plus un tchot gamin mais ma mère m'en a collé une quand même. Mais ça c'était rien. Les deux mois sans Madeleine c'était ce qu'elle pouvait me faire de pire. Et elle l'a fait la mère. Ça, elle était pas facile. Bah ! J'ai plus envie de penser à elle.